

Les journées
citoyennes
du Parlement
francophone
bruxellois

Se souvenir. Parce que rien n'est jamais acquis. Parce que l'homme répète ses erreurs et semble ne jamais apprendre. — « Plus jamais ça ! » c'était ce qu'ils disaient à la fin de l'année 1918, « la der des der ». Pour cause : jamais un conflit n'avait abouti à un tel massacre, 37 millions de personnes tuées ou blessées. Une seule bataille, celle de Verdun a duré 10 mois et a fait 714.231 victimes pour un résultat militaire nul, symbolisant le côté atrocement meurtrier et absurde de ce conflit. Face à ce constat, on était résolu à ne plus jamais se faire la guerre et on créa la Société des Nations pour s'assurer une paix durable. — Pourtant à peine 21 ans plus tard, l'Europe était le théâtre d'événements qui déboucheront sur une nouvelle guerre mondiale. Celle-ci a fait 62 millions de victimes et se caractérise par les atrocités commises contre les populations civiles. Atrocités qui ont culminé dans la volonté des nazis d'exterminer les juifs et les tziganes, qu'ils soient hommes, femmes ou enfants dans des camps créés pour ce dessein. — Aujourd'hui, l'Europe occidentale vit en paix depuis presque 70 ans. Pourtant il apparaîtrait plus que jamais nécessaire de se souvenir de ce qui s'est passé. A l'heure où l'esprit de solidarité dans l'Union européenne semble mise à mal, où les partis extrémistes progressent dans plusieurs pays d'Europe et où de nombreux conflits armés affectent les populations civiles dans le monde, il semble utile de répéter encore et toujours « Plus jamais ça ! » et de se souvenir que l'homme est capable du pire...

Julie de Groote, Présidente

Pourquoi visiter ?

Les lieux de Mémoire liés à la
PREMIÈRE GUERRE MONDIALE

Le musée In Flanders Fields	10
Le Boyau de Bayernwald	14
Le Memorial Museum Passchendaele 1917	17
Le Tyne Cot Cemetery	18
Le fort de Loncin	21

Les lieux de Mémoire liés à la
SECONDE GUERRE MONDIALE

La caserne Dossin	27
Le fort de Breendonk	41
L'exposition « Plus jamais ça ! »	48
Le cimetière militaire français de Chastre	51

Depuis une dizaine d'années, l'on assiste partout en Europe à une recrudescence des idéologies d'exclusion qui font, tantôt de l'Europe, tantôt des populations d'origine étrangère et des Juifs, les responsables de la crise. Dans un monde désormais sans repères, la recrudescence des incidents à caractère raciste, antisémite, homophobe ou sexiste ne cessent d'inquiéter. Les drames de l'île d'Utøya (Norvège) ou du musée juif de Bruxelles ne sont, à ce titre, que la triste illustration d'un phénomène qui semble désormais gagner toute l'Europe. C'est dans ce contexte que le Bureau du Parlement francophone bruxellois organise des visites d'un certain nombre de lieux de mémoire, tous situés sur le territoire national belge. Ces lieux de mémoire témoignent, chacun dans sa propre spécificité, des dangers, ici de la haine nationaliste, là, de l'inanité du racisme.





LES LIEUX DE MÉMOIRE LIÉS À LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE

En août 1914, l'Allemagne qui vient de déclarer la guerre à la France, envahit la Belgique pour contourner les armées françaises par le nord. L'Allemagne agit en totale violation de la neutralité belge établie par traité dès 1831. La première guerre mondiale est enclenchée. Elle durera 4 ans et fera plus de 20 millions de victimes, dont près de 9 millions de morts.

En fait, l'état-major allemand croit que la traversée de la Belgique sera rapide, condition primordiale de succès de l'offensive surprise contre la France. Fait sans précédent, l'Allemagne met en ligne 1 million d'hommes. Contre toute attente, la percée ne sera pas fulgurante : l'armée allemande est freinée dans sa progression par une Belgique qui n'entend pas déposer les armes sans combattre. Dès le petit matin du 4 août, en effet, le gouvernement belge a repoussé l'ultimatum allemand qui sommait la Belgique de laisser passer les armées allemandes sans combattre. Ce refus est marqué par la proclamation sans ambiguïté du Roi Albert 1^{er} devant les Chambres réunies : *« Un pays qui se défend s'impose au respect de tous ; ce pays ne périt pas. Dieu sera avec nous dans cette cause juste. Vive la Belgique indépendante »*. Bientôt, le Roi gagnera ses galons de « roi-soldat » ou « Roi-Chevalier ».

Tandis que la ville de Liège tombe dès le 7 août sans résistance, les différents forts, tel Loncin, entendent résister à l'avance allemande. La résistance belge est inattendue : le 5 août, soit un jour seulement après l'attaque, cinq des six brigades allemandes sont obligées de battre en retraite. Les forts ne seront réduits complètement que le 18, tandis que l'armée belge fait retraite vers l'ouest, échappant ainsi à l'encerclement. Les Allemands ont perdu presque 15 jours et

5.000 morts, des pertes que l'état-major allemand juge considérables en ce premier mois de guerre. Grâce au retard infligé aux Allemands par l'armée belge, les armées françaises ont eu le temps de se reprendre pour arrêter l'offensive allemande sur la Marne après leurs reculs du début du mois d'août. La résistance inespérée de la Belgique vaudra à Liège d'être la seule ville étrangère à recevoir la Légion d'honneur. La station de métro parisien « Berlin » sera rebaptisée « Liège ». De même, quelques semaines plus tard, les boules de Berlin deviendront des boules de l'Yser, où s'est désormais stabilisée la ligne de front. L'armée belge, après avoir retenu 150.000 Allemands autour d'Anvers, va se replier sur l'Yser où elle fera front avec ses alliés français et anglais. Mis à part la ligne de front de l'Yser, la Belgique sera occupée pendant toute la durée de la guerre. Le gouvernement est contraint à l'exil ; il ira s'installer à Sainte-Adresse, dans la banlieue du Havre.

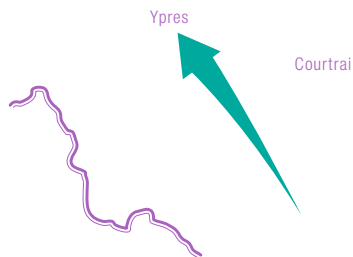
Outre l'horreur des tranchées, la Belgique a vécu une occupation des plus rudes. Surprises par la résistance belge, qu'elles tiendront assez tôt pour illégitime, les troupes allemandes se forgent rapidement une *fausse croyance sincère*. L'État major allemand est convaincu, et bien à tort, que des francs-tireurs assaillent la troupe allemande. Les représailles seront terribles : dès août 1914, au moins 6.000 civils belges seront massivement assassinés. Seul pays sur le front occidental à être quasi totalement occupé, la Belgique apparaît *a posteriori* comme un véritable laboratoire, conscient ou non, des pratiques de violences extrêmes, y compris contre les civils, qui caractériseront l'ensemble du xx^e siècle.

Considérée comme un des événements marquants du xx^e siècle, cette guerre fut, sans doute, la première guerre totale, d'une « brutalité » inédite, qui impliqua autant les populations civiles que les combattants. Cette guerre mit en jeu plus de soldats, provoqua plus de morts et causa plus de destructions matérielles que toute autre guerre antérieure. Plus de 60 millions de soldats y prirent part. Marquée par les progrès de l'industrie de l'armement, elle provoqua la mort de millions de combattants mais aussi de millions de civils, notamment lors du génocide arménien d'Asie mineure. Opposant presque tous les États d'Europe, elle fut l'aboutissement du nationalisme et de l'impérialisme européens. S'achevant le 11 novembre 1918 par l'armistice à Rethondes, dans le wagon du maréchal Foch, entre les deux principaux protagonistes, la France et l'Allemagne, ce conflit a profondément bouleversé l'Europe. En mettant fin aux grands empires et en faisant triompher le principe de l'État-nation, il laissa aussi le champ libre aux grandes idéologies totalitaires de l'entre-deux-guerres. La grande Guerre permit enfin la création, pour la première fois, d'une institution internationale chargée de prévenir les guerres : la Société des Nations, l'ancêtre de l'actuelle ONU.

Le musée In Flanders Fields

www.inflandersfields.be

Installé dans la Halle aux draps reconstruite d'Ypres, symbole majeur de la souffrance engendrée par la guerre, le musée *In Flanders Fields* présente l'histoire de la première guerre mondiale dans la région du front, en Flandre Occidentale. L'exposition permanente raconte l'invasion de la Belgique et les premiers mois de la guerre de mouvement, les quatre années de guerre des tranchées dans le Westhoek (de la plage de Nieuport jusqu'à la Lys, à Armentières), puis la fin de la guerre et la commémoration qui n'a cessé depuis. La scénographie est centrée sur l'expérience humaine: des récits de vie basés sur des expériences de guerre réelles et des présentations interactives confrontent le visiteur contemporain à ses semblables ayant connu la guerre, il y a un siècle.





IN FLANDERS FIELDS

*In Flanders fields the poppies blow
Between the crosses row on row,
That mark our place; and in the sky
The larks, still bravely singing, fly
Scarce heard amid the guns below.*

*We are the dead. Short days ago
We lived, felt dawn, saw sunset glow,
Loved and were loved and now we lie
In Flanders fields.*

*Take up our quarrel with the foe:
To you from failing hands we throw
The torch; be yours to hold it high.
If ye break faith with us who die
We shall not sleep, though poppies grow
In Flanders fields.*

AU CHAMP D'HONNEUR

*Au champ d'honneur, les coquelicots
Sont parsemés de lot en lot
Auprès des croix; et dans l'espace
Les alouettes devenues lasses
Mêlent leurs chants au sifflement
Des obusiers.*

*Nous sommes morts
Nous qui songions la veille encor'
À nos parents, à nos amis,
C'est nous qui reposons ici
Au champ d'honneur.*

*À vous jeunes désabusés
À vous de porter l'oriflamme
Et de garder au fond de l'âme
Le goût de vivre en liberté.
Acceptez le défi, sinon
Les coquelicots se faneront
Au champ d'honneur.*

Poème écrit par le lieutenant-colonel canadien John McCrae, le 3 mai 1915.
Adaptation signée Jean Pariseau, CM, CD, D. ès L. (histoire).
(Ministère des Anciens combattants du Canada : www.vac-acc.gc.ca)

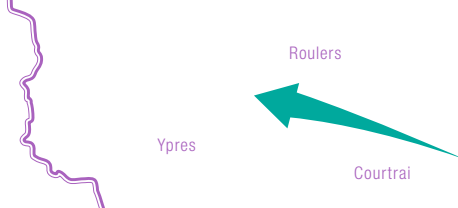
Le boyau de Bayernwald

Le Bayernwald (Saillant de Wittschate dans les environs d'Ypres) est situé sur une crête. C'est le dernier obstacle naturel sur la route menant à la mer. C'est ici que les Britanniques et les Français ont mis un terme à la progression allemande en 1914. Ils ne réussirent à reprendre l'endroit qu'à l'été 1917, après un long travail de sape (dynamitage des positions allemandes grâce à des puits de mine et des tunnels). En 1971, les propriétaires du site découvrent, par hasard, l'accès à un puits de mine ; sortiront ensuite de terre, quatre bunkers. Un réseau de tranchées allemandes est ensuite restauré sur base d'une étude archéologique.

Ypres

Courtrai





Le Memorial Museum Passchendaele 1917

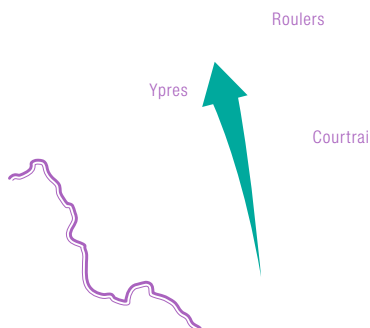
<http://mmp.zonnebeke.be>

La bataille de Passchendaele, appelée aussi la troisième bataille d'Ypres, se déroula entre le 31 juillet et le 6 novembre 1917. Elle opposa l'armée britannique, l'armée canadienne et des renforts de l'armée française, à l'armée allemande. Les pertes sont énormes (un demi-million) et font du lieu un symbole de la violence militaire insensée puisque le saillant d'Ypres n'a finalement été enfoncé que de huit kilomètres. Le musée est situé dans le château de Zonnebeke. Il présente les aspects matériels de la guerre : évolution des uniformes, de l'artillerie, objets du quotidien, champs de bataille. Photos, affiches, cartes et films d'archives complètent l'exposition. Dans le sous-sol est installé un *Dugout* qui permet de découvrir comment les Britanniques vivaient dans les galeries souterraines (puisque'il n'y avait plus rien en surface) : postes de communication et de secours, dortoirs, quartiers généraux, pompes... La troisième partie du musée raconte la bataille de Passchendaele et rend également hommage aux nombreuses troupes du Commonwealth engagées sur le front. Enfin, un réseau de tranchées britanniques a été reconstruit à l'extérieur.

Le Tyne Cot Cemetery

www.cwgc.org

Tyne Cot Cemetery est le plus grand cimetière du Commonwealth au monde. Environ 12.000 soldats y sont ensevelis. Un monument aux morts complète le Mémorial. La taille du site permet de réaliser l'engagement des troupes internationales dans le conflit, comme en témoigne l'origine des soldats sur les pierres tombales et la présence en nombre de visiteurs anglophones.





Loncin

Liège

Le fort de Loncin

www.fortdeloncin.be

Le fort de Loncin fait partie de la ceinture fortifiée de Liège, constituée de douze forts et érigée en 1888 par le général Brialmont. Ces forts furent construits en 3 ans. Ils sont du type semi-enterré, en béton non armé et de forme triangulaire, excepté Chaudfontaine, Flémalle, Pontisse et Embourg de forme trapézoïdale. Situé au sud-ouest de Liège, à une distance d'environ 6 km du centre-ville, Loncin occupait une place stratégique puisqu'il interdisait de ses feux l'accès vers Bruxelles par la route nationale 3 et le chemin de fer (ligne 36 Liège/Bruxelles).

L'équipage du fort, en août 1914, comptait 550 hommes, 350 artilleurs (9^e batterie) et 200 fantassins (14^e de Ligne). Engagé dès le 7 août, devenu QG du général Leman, gouverneur de la place forte de Liège, le fort va subir, pendant huit jours, une pluie d'obus (15.000) et devient la bête noire des troupes allemandes.

La machine de guerre allemande, pour en venir à bout, va mettre en œuvre un armement inconnu à l'époque : un obusier de 420 mm « La grosse Bertha » capable de tirer des obus d'environ 900 kg. Le 15 août 1914, vers 17h 20, le 25^e obus de 420 mm défonce la voûte de la poudrière droite, contenant encore 12.000 kg de

poudre, et provoque l'explosion du fort, entraînant dans la mort 350 hommes sur les 550 soldats que comptait la garnison. La plupart de ces 350 soldats reposent toujours dans les ruines du fort de Loncin devenues leur tombeau. Le général Lemane échappa miraculeusement : retrouvé inconscient, il fut fait prisonnier par les Allemands.

Le fort de Loncin est aujourd'hui un lieu de mémoire impressionnant, doublé d'une nécropole militaire. Le site est certainement l'un des plus intéressants témoignages de fortification de la fin du XIX^e siècle en Belgique étant donné qu'il est le seul du genre (sur les 21 forts construits pour la défense de la vallée de la Meuse) à posséder encore tous ses équipements d'origine (coupoles cuirassées, canons, etc.).

TU SERAS UN HOMME MON FILS

*Si tu peux voir détruit l'ouvrage de ta vie
Et sans dire un seul mot te mettre à rebâtir,
Ou perdre d'un seul coup le gain de cent parties
Sans un geste et sans un soupir ;*

*Si tu peux être amant sans être fou d'amour,
Si tu peux être fort sans cesser d'être tendre
Et, te sentant haï, sans haïr à ton tour,
Pourtant lutter et te défendre ;*

*Si tu peux supporter d'entendre tes paroles
Travesties par des gueux pour exciter des sots,
Et d'entendre mentir sur toi leurs bouches folles
Sans mentir toi-même d'un seul mot ;*

*Si tu peux rester digne en étant populaire,
Si tu peux rester peuple en conseillant les rois
Et si tu peux aimer tous tes amis en frère
Sans qu'aucun d'eux soit tout pour toi ;
Si tu sais méditer, observer et connaître
Sans jamais devenir sceptique ou destructeur,
Rêver, mais sans laisser le rêve être ton maître,
Penser sans n'être qu'un penseur ;*

*Si tu peux être dur sans jamais être en rage,
Si tu peux être brave et jamais imprudent,
Si tu sais être bon, si tu sais être sage
Sans être moral ni pédant ;*

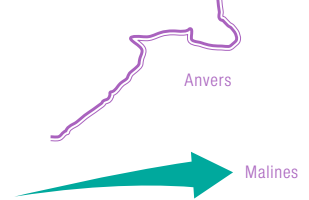
*Si tu peux rencontrer Triomphe après Défaite
Et recevoir ces deux menteurs d'un même front,
Si tu peux conserver ton courage et ta tête
Quand tous les autres les perdront,*

*Alors les Rois, les Dieux, la Chance et la Victoire
Seront à tout jamais tes esclaves soumis
Et, ce qui vaut bien mieux que les Rois et la Gloire,
Tu seras un homme, mon fils.*

Rudyard Kipling (Traduction d'André Maurois)

LES LIEUX
DE MEMOIRE
LIÉS À
LA SECONDE
GUERRE
MONDIALE





La caserne Dossin

*Mémorial, musée et centre de documentation
sur l'Holocauste et les Droits de l'homme*

www.kazernedossin.eu

L'ANTISÉMITISME

En préambule, il paraît important de souligner l'absurdité même du concept d'*antisémitisme*. Il existe bien des langues sémitiques mais pas de « race » *sémite*. Au-delà de la race humaine, les races n'existent tout simplement pas. Le concept de *race sémite* est purement... antisémite. Ce mot a précisément été forgé par un obscur publiciste antisémite allemand (Wilhelm Marr, 1879) pour freiner, sinon interdire, toute possibilité d'intégration des Juifs dans la Cité européenne et ce, sous prétexte qu'ils seraient inassimilables du fait de leur altérité biologique. A toutes fins utiles, il paraît important de souligner ici que ce concept raciste n'a jamais concerné d'autre groupe que les Juifs. Dans son *Mein kampf*, Adolf Hitler ne stigmatise que les Juifs; les Arabes et Éthiopiens, locuteurs sémitiques, sont épargnés par ses diatribes racistes.

Qu'est-ce donc que l'antisémitisme, sinon cette haine toute particulière qui fait des Juifs les responsables des malheurs et désastres du monde. Est-ce à dire que l'antisémitisme serait un fait social intemporel et inéluctable? Loin s'en faut. L'hypothèse d'un *antisémitisme*

éternel n'a, évidemment, aucun fondement historique. Sous l'Empire romain, dans l'Afrique pré-chrétienne et pré-islamique, dans la Chine et l'Inde traditionnelles, les Juifs n'ont souffert d'aucune discrimination particulière et ce, contrairement à d'autres minorités. La judéophobie doit être comprise comme un fait social daté qui surgit dans un cadre temporel et spatial bien précis: celui de l'installation, de part et d'autre, en Méditerranée, du Christianisme et de l'Islam, deux religions issues du judaïsme et de ce fait concurrentes. C'est précisément cette filiation, plus ou moins assumée, qui explique que le judaïsme ne sera formellement interdit, ni en terre chrétienne, ni en terre d'Islam et ce, contrairement à toutes les autres croyances, hérésies ou écoles philosophiques. Ce rapport ambigu avec le judaïsme amènera les Juifs à constituer, ici, en terre chrétienne et, là, au Maghreb, la seule minorité tolérée, non sans effets pervers.

En Occident, à partir des croisades, les Juifs deviendront les boucs émissaires tout désignés pour expliquer les malheurs qui frappent la société: catastrophes naturelles, épidémies, assassinats d'enfants (crime rituel), autant d'accusations-prétextes très utiles à la politique des Princes et de l'Église pour calmer les colères et les angoisses du peuple. En 1349, les dirigeants communautaires du Tournaisis sont accusés d'avoir sciemment propagé la peste. Ils seront brûlés en place publique; leurs enfants convertis de force. En 1370, ce sont les chefs de la communauté juive de Bruxelles et de Malines qui seront accusés d'avoir profané des hosties consacrées. La sentence est terrible: leur exécution est suivie de l'expulsion des Juifs du Brabant.

Le musée juif de la déportation a été inauguré le 7 mai 1995 par Sa Majesté le Roi Albert II. Rénové en 2012 et transformé en « Caserne Dossin – Mémorial, musée et centre de documentation sur l'Holocauste et les Droits de l'homme », il est l'un des rares musées européens installé sur le lieu même où se déroulèrent les événements dont furent victimes les Juifs durant la Seconde Guerre mondiale.

ÉMANCIPATION ET NAISSANCE DE L'ANTISÉMITISME MODERNE

À la suite de la Révolution française et dans l'esprit de la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen, tous les Etats européens vont progressivement procéder à l'émancipation des Juifs installés, souvent depuis des siècles, sur leurs territoires. Les parias d'hier deviennent des citoyens comme les autres. Cette mesure libératoire prendra place dans nos contrées dès la création, en 1830, de la Belgique. Partout en Europe, ces mesures d'émancipation seront dénoncées par une frange de la population, principalement issue de la droite contre-révolutionnaire qui tient les Juifs, alliés aux francs-maçons, pour responsables de la chute de l'Ancien Régime. D'un autre côté et au même moment, marqués par la réussite d'une poignée de Juifs dans la finance, tels les banquiers Rothschild, des penseurs issus de la gauche, ici socialiste (Fourrier), là anarchiste (Proudhon) reprochent aux Juifs de dominer économiquement le monde. Pourtant, les Juifs nouvellement arrivés en Europe occidentale sont en majorité des immigrés, fuyant la pauvreté et les pogroms d'Europe de l'Est. En Belgique, à la veille de la Shoah, seuls 6% des Juifs ont la nationalité belge ; l'écrasante majorité est étrangère ou apatride. Ils habitent alors dans les quartiers les plus pauvres de Bruxelles, autour des gares du Nord et du Midi.

HITLER ET LES JUIFS

À la fin du XIX^e siècle, l'antisémitisme s'est racialisé : les Juifs sont désormais dénoncés comme inassimilables



du fait de leur « race » et non plus de leur foi. Des partis antisémites (c'est ainsi qu'ils se présentent devant l'électeur) réclament des lois d'exception privant les Juifs de leurs droits de citoyen. C'est le cas du NSDAP ou parti national socialiste (« nazi »), animé par un obscur caporal de nationalité autrichienne du nom d'Adolf Hitler. A le croire, c'est de la faute des Juifs si l'Allemagne a perdu la guerre 14-18. Profondément raciste, donc opposé au brassage des « races » et des cultures, Hitler propose de les expulser d'Allemagne. En septembre 1919, le NSDAP n'a que cinquante-cinq membres mais déjà plus de six mille en 1922. C'est par centaines de mille qu'ils se comptent dans les années 30, juste avant qu'ils ne prennent le pouvoir de manière totalement légale. Hitler profite de la démocratie pour instaurer une dictature totalitaire. Les années 30 resteront dans l'Histoire comme l'ère du totalitarisme. Partout en Europe, des dictatures s'installent. Rares sont les pays comme la Belgique à résister à la vague noire.

D'après Hitler, l'égalité entre les hommes n'existe pas et il existe des « races inférieures » et des « races supérieures ». Le peuple « aryen » (dont les Allemands seraient les plus proches descendants) serait le peuple supérieur, les autres devant être réduits en esclavage. Les Juifs, quant à eux, n'appartiendraient même pas à l'espèce humaine. Aux yeux d'Hitler, les Juifs sont plutôt une « antirace » (*Gegenrasse*) de type parasitaire. Il faut donc les faire disparaître à tout prix, car le monde est contaminé. Pour Hitler, en effet, le peuple juif est à la base des trois doctrines postulant, selon lui, l'absurde et dangereuse idée de l'égalité fondamentale du genre humain : le christianisme (avec le Juif Saül

transmuté en Paul), la Révolution française (avec le complot judéo-maçonnique), le bolchevisme (avec le Juif Karl Marx). Le danger serait d'autant plus grand qu'ils ont réussi à s'imposer par des procédés habiles et nouveaux : le capitalisme d'un côté, le marxisme de l'autre, qui ne sont contradictoires qu'en apparence, puisqu'ils sont d'essence juive. Cette approche délirante, « bactériologique », du Juif marque une rupture définitive avec toute la tradition judéophobe qui lui est antérieure, même s'il est clair qu'elle puise aussi aux sources de l'antijudaïsme chrétien, catholique comme luthérien. Les Juifs ne sont plus considérés comme des êtres humains, y compris les vieux, les malades, les femmes, les enfants et les nouveau-nés. Ils n'en seront que plus facilement exterminés.

LA DÉCISION

Hitler affirme dès 1919 qu'il faut éliminer les Juifs de la société allemande. Les massacres de Juifs commencent dès 1938 avec la Nuit de Cristal (des dizaines de morts, 30.000 déportés en camps de concentration). Pendant l'occupation nazie de la Pologne, 800.000 d'entre eux meurent de faim et de maladie dans les ghettos surpeuplés et fermés. Avec l'entrée en guerre de l'Allemagne contre l'U.R.S.S. le 22 juin 1941, les massacres sont perpétrés au fur et à mesure de l'avancée de l'armée, mais la décision de « faire disparaître ce peuple de la terre » (Heinrich Himmler) n'est probablement prise qu'au cours de l'automne 1941 : l'émigration est définitivement interdite. Dans un premier temps, 1.300.000 Juifs sont exterminés par fusillades par des pelotons spécialisés (*Einsatzgruppen*), puis dans des

camions à gaz (150.000 morts), enfin par le gaz dans six installations prévues pour assassiner « à la chaîne ».

LES SIX CENTRES
D'EXTERMINATION NAZIS

Ces six centres de mise à mort, tous situés en Pologne où les Juifs sont les plus nombreux, sont à distinguer des camps de concentration (KL). Techniquement parlant, Belzec, Chelmno, Sobibor, Treblinka sont de simples terminus ferroviaires pour les Juifs qui y sont acheminés. Sitôt arrivés, la plupart sont gazés – sans même avoir été immatriculés. A Treblinka, par exemple, rien n'est prévu pour le logement ou la nourriture, ne serait-ce que pour 24 heures. Il s'agit donc plutôt de centres que de camps d'extermination, avec un taux de mortalité qui avoisine les 100 %, car ils répondent à une logique génocidaire: la volonté de faire disparaître un peuple déterminé à qui on enlève le droit d'exister. Les nazis eux-mêmes parlent plutôt de « commandos spéciaux » (Sonderkommando ou SK). Auschwitz et Majdanek ont une place à part: initialement simples camps de concentration, ils deviennent des camps mixtes, pour remplir la triple fonction de camp de concentration, de centre d'extermination et aussi de camp de travail. L'échec de la guerre-éclair à la fin de 1941 et la mondialisation du conflit amènent, en effet, l'administration économique de la SS à utiliser un pourcentage des déportés juifs aux besoins de l'économie de guerre. Pour les SS, il s'agit alors d'exterminer une partie des Juifs par le travail. C'est dans cette logique génocidaire que fut pensé et créé le camp de Malines.

Juifs assassinés
dans les six centres
d'extermination

	Déportés	Morts	En %
Auschwitz II (Birkenau)	1.100.000	1.000.000	90,000
Belzec	550.000	550.000	99,999
Chelmno	150.000	150.000	99,999
Majdanek	50.000	50.000	99,999
Sobibor	200.000	200.000	99,995
Treblinka	750.000	750.000	99,995
TOTAL	2.800.000	2.700.000	

Les combattants juifs alliés dans les armées alliées

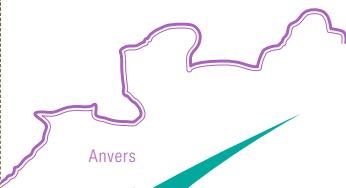
Pour le commun des mortels et même des spécialistes, l'histoire des Juifs durant la Seconde Guerre mondiale se résume à la seule Shoah. Pourtant, les plus récentes études chiffrent à 1,4 million le nombre de partisans résistants et soldats juifs dans les différentes armées alliées : notamment de Grande-Bretagne (dont 40.000 Juifs palestiniens parmi lesquels 5.000 dans la brigade juive), des États-Unis, d'URSS (40 % de l'effectif total), sans oublier la Belgique.

Durant l'été 1942, les nazis préparent la déportation des Juifs de Belgique. Ils transforment alors la caserne Dossin de Saint-Georges, située dans la ville de Malines (Mechelen), en un camp de transit. Malines, ville de 60.000 habitants, paraît le lieu idéal pour un camp de ce genre : située à mi-chemin entre Anvers et Bruxelles, les deux villes où habite la majorité de la population juive de Belgique, elle dispose, en outre, de bonnes liaisons ferroviaires avec l'Est.

C'est le 4 août 1942 que part le premier convoi de déportés vers l'Est. D'août à décembre 1942, deux convois d'environ 1.000 Juifs chacun quittent le camp chaque semaine à destination d'Auschwitz-Birkenau. Entre 1942 et 1944, 28 convois acheminent près de 25.000 Juifs et 350 Tsiganes de Malines à Auschwitz-Birkenau. Les deux tiers sont gazés à leur arrivée. Au final, seules 1.207 personnes (soit moins de 5 %) sont encore en vie à la libération des camps nazis. La caserne Dossin fut donc le point de départ d'une déportation sans retour (comme Drancy en France).

Une étude publiée par le CEGES, le Centre d'Études et de Documentation – Guerres et Sociétés contemporaines, a reconnu la responsabilité de l'administration belge dans la persécution et déportation des Juifs de Belgique. Il faut cependant souligner que la Belgique se trouve parmi les pays d'Europe qui ont le plus contribué au sauvetage des concitoyens juifs. Des milliers de personnes, dont environ 4.000 enfants, doivent la vie à des concitoyens non juifs (les Justes) qui leur ont tendu une main secourable pour les mettre à l'abri des recherches de l'ennemi qui les vouait à la mort.





Anvers

Malines

Le fort de Breendonk

www.breendonk.be

LE SYSTÈME CONCENTRATIONNAIRE NAZI

À l'origine, le camp de concentration n'a pas pour mission de sanctionner des fautes ou des crimes réels, dûment établis et jugés, mais de se débarrasser de ceux qu'un régime investi de tous les droits et de tous les pouvoirs considère comme nuisibles pour lui-même. Tout un ensemble de sévices et de tortures est ainsi dirigé non pas contre des individus coupables, mais contre une couleur de peau, une pensée, une intelligence, une culpabilité imaginée.

L'idée est aussi de terroriser la population civile, de l'empêcher, par la peur, de s'opposer à la dictature. En cela, le camp illustre les vues de Montesquieu pour qui le principe du despotisme est la peur, peur insidieuse qui s'empare progressivement de tous les individus d'une collectivité. S'opposer au régime, c'est risquer purement et simplement d'être envoyé dans un camp! On comprend dès lors pourquoi Hitler ouvre des Konzentrations Lager (KL) dès les premières semaines de sa prise de pouvoir, le 30 janvier 1933. En février des centaines d'opposants – innocents de tout crime

mais jugés nuisibles (communistes, syndicalistes, intellectuels, Juifs, homosexuels, Roms) – sont arrêtés. Le plus célèbre de ces premiers camps est inauguré le 21 mars 1933 à Dachau par le chef de la SS, Heinrich Himmler, alors qu’Hitler s’octroie les pleins pouvoirs en Allemagne.

Jusqu’en 1938, les « Haftlinge » (les détenus) sont allemands dans leur écrasante majorité. Ils sont rejoints dès 1938 par des opposants autrichiens et tchèques, à la suite des annexions nazies, puis par des détenus en provenance des pays occupés pendant la guerre qui commence en 1939. Désormais, la plupart des détenus sont arrêtés pour des activités liées, de près ou de loin, à la Résistance. Les déportations relèvent de la Sicherheitspolizei, c’est-à-dire la police de sécurité ou encore police SS. Elle opère aussi en Belgique, territoire placé sous l’autorité d’une administration militaire : sous le prétexte de prendre en charge les détenus « juifs et certains détenus dangereux », les SS y obtiennent de disposer d’un camp, ce sera le fort de Breendonk.

L’ENFER DE BREENDONK

Le camp d’internement de Breendonk est installé dans une forteresse militaire de l’armée belge construite au début du XX^e siècle. Faisant partie à l’origine d’une série de forteresses construites pour la défense contre une attaque allemande, le fort est situé près de la ville du même nom, à environ 20 km au sud-ouest d’Anvers. Il est entouré de hauts murs et de douves remplies d’eau. C’est à la fin du mois d’août 1940 que les Allemands transforment la forteresse en camp de

détention administrative ; les premiers détenus arrivent à Breendonk dès le 20 septembre. Au départ, on y interne aussi bien des petits délinquants que des opposants politiques et des Juifs.

Jusqu’à l’ouverture de la caserne Dossin à Malines, Breendonk est pour moitié un camp pour Juifs. Au fur et à mesure que le conflit militaire s’enlise, le nombre de résistants va en augmentant. C’est à Breendonk que sont internés les deux tiers des résistants et opposants politiques belges. Dès septembre 1941, les SS qui gèrent le camp sont secondés par la SS flamande, comme le montrent les grands panneaux à l’intérieur du musée. A partir de novembre 1942, Breendonk fait également office de « réserve » d’otages parmi lesquels l’administration militaire allemande peut choisir, à loisir, des victimes à fusiller. Ces exécutions se font en représailles à des attentats de la Résistance. Le premier exemple a lieu le 27 novembre 1942, suite à la liquidation du bourgmestre rexiste de Charleroi par un commando des Partisans Armés.

Breendonk fut un vrai camp où la barbarie nazie fut poussée à son paroxysme. On y meurt. On y torture aussi. Le « Bunker », salle de torture destinée à l’interrogatoire des détenus politiques, entre en activité dès 1942. Au moins 98 détenus dont 58 Juifs ont été battus à mort, noyés, affamés et torturés. Il y eut encore 164 fusillés, 21 pendus et 108 détenus exécutés en d’autres lieux. La potence est utilisée, pour la première fois, le 10 mai 1943 pour pendre Fraiteur, Bertulot et Raskin, qui ont assassiné un journaliste collaborateur. Au total, ce sont 3.456 détenus qui passent par les geôles du Auffangslager (centre de réception) de Breendonk : 390 n’y survivent pas.

Aux personnes tuées en ses murs, s'ajoutent 2.330 autres détenus «de passage», déportés ensuite, soit vers des camps de concentration (résistants) soit, pour le cas des Juifs, vers Auschwitz, via Malines.

LA SALLE DE MÉDITATION

Les anciens de Breendonk ont voulu qu'une salle soit consacrée à la mémoire. Au mur, une liste reprend les noms de tous les détenus du Fort de Breendonk. Breendonk témoigne de ce qu'il en coûte à toute société où les Droits de l'Homme sont bafoués.

La Résistance à l'occupant nazi a été une immense école de courage, de civisme, de responsabilisation :

- par le dévouement à l'intérêt général : patriotisme, besoin des libertés, refus d'accepter la défaite, poursuite d'une tradition nationale basée sur la conquête des libertés (en 1830, les aspirations libérales et nationales des Belges les ont conduits à conquérir leur indépendance au détriment des Pays-Bas), par des attitudes personnelles (courage, prise de risques, désir de participer à la lutte aux côtés des autres, donner l'exemple, refus d'obéir à la force gratuite).
- par la volonté de reconstruire un pays de paix et de progrès social.

LES BELGES DANS LA GUERRE

Au mois de mai 1940, l'armée belge compte quelque 400.000 hommes. Face à un ennemi supérieur en nombre et en matériel, elle résiste 18 jours. Près de 8.000 hommes sont tombés au combat.

L'origine des Forces belges libres remonte à mai 1940, avec l'organisation des combattants belges parvenus à se réfugier en Grande-Bretagne en compagnie du gouvernement belge en exil à Londres. Les Forces belges de Grande-Bretagne sont officiellement mises à la disposition des Alliés le 4 juin 1942 et la fin de l'année voit la restructuration des forces terrestres avec la création du Premier Groupement belge, placé sous le commandement du Major Piron. Hors résistance, les Belges mobilisent près de 100.000 hommes sous les drapeaux entre le moment de la capitulation et le jour de la victoire finale sur l'Allemagne.

En raison de l'appel aux Belges du monde entier, on parle 33 langues dans la brigade en 1944. La brigade débarque en Normandie le 8 août 1944 et combat durant le mois qui suit sur la côte nord de la France, atteignant la Belgique le 3 septembre. Incorporée à la 1^{re} Armée canadienne, la brigade combat au sud des Pays-Bas jusqu'en décembre 1944 lorsqu'elle retourne en Belgique pour y être réorganisée. Après sa réorganisation, la brigade comportait trois bataillons d'infanterie, un régiment d'artillerie de six batteries et un régiment de véhicules blindés.

En avril 1945, elle retourne au combat aux Pays-Bas et ses unités combattent à Nimègue et Walcheren. Après la guerre, cinq des brigades créées par la Belgique au moment de la libération et la brigade Piron forment deux divisions de la nouvelle armée belge et sont utilisées pour l'occupation alliée de l'Allemagne. Les commandos belges et les membres belges des SAS constituent le Régiment des paracommandos et les escadrilles 349 et 350 de la RAF sont à la base de la nouvelle Force aérienne belge.



Déportés de Belgique victimes de la répression nazie

Déportés...	Nb total	Nb de morts	En %	% des morts	
Economiques*	46.755	2.592	5.8 %	Belges 0,003 %	
Politiques	41.257	13.958	30 %	Belges 0,165 %	
« Raciaux » (Juifs à 98 %)	25.475	24.140	95 % (1.207 survivants)	Belges 0,3 %	Juifs 43 % (56.186 en 1940)
Dont enfants**	4.918	4.865	99 %		

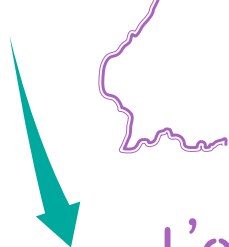
60 % des victimes civiles de Belgique sont d'origine juive

TOTAL VICTIMES

113.497
sur 8.434.674 habitants

* Les déportés économiques sont toutes les personnes qui ont été déportées pour le travail obligatoire en Allemagne.

** 53 enfants sont revenus des camps, dont aucun de moins de 13 ans, mis à part Simon Gronowski qui sauta du 20^e convoi.



Liège

L'exposition Plus jamais ça !

www.territoires-memoire.be

Au lendemain des deux guerres mondiales, ils furent nombreux à décider de tout faire pour que l'horreur des conflits armés, des massacres de masse et de la barbarie ne se reproduisent plus jamais. La bête immonde semblait endormie. Pourtant, elle ne faisait que sommeiller. Aujourd'hui, les idées haineuses sont de retour et semblent devenir banales au point de menacer la démocratie. Avec l'exposition « Plus jamais ça... ? », l'asbl Les Territoires de la Mémoire pose la question et constate que nos acquis sont fragiles et qu'il faut rester vigilant. Guidée par la voix de l'acteur Pierre Arditi, par le son, les images, les jeux de lumière et la musique, la visite – debout, sans retour possible et sans possibilité de l'interrompre – suit le parcours des victimes des camps de la mort et confronte progressivement les visiteurs au monde actuel et à l'urgence de résister au quotidien. Mais comment agir aujourd'hui en étant un citoyen responsable ? Peur, haine, rejet de l'autre ... et si nous osions résister et dire NON ?





Louvain-la-Neuve

Chastre

Charleroi

Le cimetière militaire français de Chastre

L'APPORT DES COLONIES
DANS LA LUTTE CONTRE L'ALLEMAGNE

Comment oublier l'engagement de centaines de milliers de combattants des colonies françaises et anglaises dès les combats de mai 1940 et ce, jusqu'à la victoire finale? Comme en 1914, la France fit appel à son empire colonial. Dès septembre 1939, elle mobilise ses soldats d'outre-mer issus du Maghreb, de l'Afrique noire, de Madagascar, des Antilles, du Pacifique et d'Indochine. Le nombre le plus communément admis est de 350.000, se subdivisant en 260.000 Nord-Africains (140.000 Algériens, 75.000 Marocains, 45.000 Tunisiens) et une centaine de milliers d'Africains et Malgaches¹. Ces troupes se battirent vaillamment sur le théâtre européen dès mai 1940. Le 10 mai 1940, l'Allemagne envahit la Belgique et la manœuvre « Dyle » pour l'arrêt de l'invasion est activée. La 1^{ère} armée française du général Blanchard forte de plus de 150.000 hommes entre en Belgique et se place au centre du dispositif défensif en exécution du plan de déploiement allié d'avant-guerre. Sur les dix divisions engagées autour de Gembloux trois viennent

de l'armée d'Afrique et particulièrement du Maroc (1^{ère} Div. Marocaine), d'Algérie (2^e Division d'Infanterie Nord-Africaine – DINA) et de Tunisie (24^e RTT – 5^e DINA). Au sein des Divisions de l'armée d'Afrique combattent également des tirailleurs métropolitains et/ou de confession juive (séfarades). L'Algérie étant un département français, les soldats algériens étaient appelés obligatoirement au service militaire et ce, au contraire des Marocains et des Tunisiens qui étaient des volontaires de longue durée ; le Maroc et la Tunisie étaient alors placés sous protectorat français. Toutes ces unités combattront sous le drapeau français.

Les forces allemands, fortes de plus de 150.000 hommes, qui pénètrent en Belgique, avec mission d'atteindre dans les meilleurs délais les côtes de l'Océan, sont composées des deux meilleures divisions Panzer allemandes. La 1^{ère} armée française a donc pour mission de s'opposer, avec son infanterie, à la poussée initiale de ces deux divisions, particulièrement expérimentées pour avoir participé à la campagne de Pologne de septembre 1939.

Le combat sera difficile pour l'infanterie française mais elle remportera, par une manœuvre défensive jamais expérimentée, un succès tactique unique durant 72 heures. Pendant deux jours, en effet, du 14 au 15 mai, les troupes franco-africaines bloquent, autour de Gembloux, l'offensive des deux divisions blindées allemandes, pourtant appuyées par des escadrilles d'avions Stuka. La résistance acharnée de Gembloux des 14 et 15 mai 1940 constitua l'une des rares victoires tactiques de l'Armée de Terre française. Les régiments de la 1^{ère} Division marocaine obtiendront, après la guerre, l'hommage officiel des armées

française et belge pour cet exploit militaire : pas moins de huit citations. Le coût humain de la résistance de la 1^{ère} DM à Gembloux fut élevé : 253 Marocains, 182 Algériens, 5 Tunisiens et plus de 550 soldats métropolitains tombèrent dans la bataille de Gembloux. Il y eut, en outre, plus de 600 blessés, plus ou moins gravement, et plus de 1.500 prisonniers des Allemands. Si tous les soldats d'Afrique reposent aujourd'hui dans la nécropole de Chastre, aux côtés de 158 soldats tués lors de la Première Guerre mondiale, la majeure partie des soldats français ont été enterrés dans leur village natal, proximité géographique oblige. Visiter le cimetière de Chastre revient à rendre hommage aux troupes dites coloniales qui contribuèrent à la victoire finale sur le nazisme².

LA SECONDE GUERRE MONDIALE PERMET DE RÉFLÉCHIR À LA QUESTION DU COLONIALISME

L'épisode de Gembloux convoque aussi la question du colonialisme. Les colonies ont été assez tardivement considérées comme des réserves de soldats. La peur d'armer « l'indigène » n'a été surmontée qu'à partir de la Première Guerre mondiale. La France recruta des milliers de combattants marocains pendant la Seconde Guerre mondiale. A noter que certains d'entre eux seront contraints de suivre des officiers français ralliés à Vichy, tandis que d'autres, après la guerre, seront mobilisés lors des guerres coloniales en Indochine et en Algérie. Issus le plus souvent des régions les plus pauvres du Maroc, ces milliers de combattants concoururent à la libération de la France sous

les ordres des généraux Leclerc et de Lattre. Ainsi les soldats tabors marocains participèrent avec succès, en août 1943, à la campagne d'Italie, où la 4^e division marocaine de montagne contribua à la prise de l'émblématique Monte Cassino.

A l'égard des anciens combattants issus de ses colonies, la France a adopté une attitude ambiguë. Elle a reconnu leur contribution à son histoire, contrairement au Royaume-Uni qui a supprimé toute pension aux soldats de l'ancien Empire. Toutefois, au moment de la décolonisation, elle a reconsidéré sa dette vis-à-vis des anciens combattants en adoptant, sur une proposition du général De Gaulle, la loi de cristallisation des pensions qui les gelaient à leur niveau de 1959 ! Cette loi a été remise en question suite au travail de nombreuses associations d'anciens combattants mais aussi au choc produit par le film *Indigènes*. Les pensions des tirailleurs africains devraient être alignées sur celles des Français, sans toutefois d'effet rétroactif.

1. cf. *L'Histoire* n° 318, mars 2007

2. Nous remercions le colonel François pour ces informations relatives à la bataille de Gembloux.

LA FORCE PUBLIQUE CONGOLAISE

Pendant la Première Guerre mondiale, la violation de la neutralité belge (en Europe), puis les incursions des Allemands dans le Kivu et à l'ouest du Tanganyika (aujourd'hui la Tanzanie) précipitent les Belges dans le conflit. Ceux-ci mobilisent 18.000 soldats, mais surtout 200.000 porteurs, qui participent à la conquête du Cameroun allemand, assistent les Britanniques de Rhodésie aux prises avec les forces allemandes du Tanganyika et envahissent le Rwanda et le Burundi, puis le Tanganyika.

Durant la Seconde Guerre mondiale, l'implication de la colonie dans le conflit est multiple. Sur le terrain, les troupes congolaises se battent en Abyssinie (Éthiopie) où elles remportent de nombreuses victoires sur les Italiens : Assossa (11 mars 1941), Gambela (23 mars 1941), Saïo (3 juillet 1941).

Les troupes coloniales belges font 15.000 prisonniers, dont neuf généraux. Après la capitulation italienne, la Force publique – nom donné à l'armée du Congo – mobilise 13.000 soldats et civils afin de combattre en Afrique de l'Ouest contre certaines colonies françaises demeurées fidèles à Vichy.

« D'une manière générale, le poids de la Belgique dans la guerre a été largement le poids du Congo et de ses immenses ressources minières », commente l'historien Jean Stengers. Dès 1943, le gouverneur général Ryckmans déclare devant le Conseil du gouvernement : « Comme nous, les indigènes ont travaillé pour la guerre. Ils en ont souffert plus que nous. Le solde est une créance sur l'avenir à laquelle la Belgique devra faire honneur. » Pourtant, jamais les transferts de fonds de Bruxelles vers Kinshasa n'ont été à la hauteur de la dette contractée. Et la contribution du Congo à la victoire des alliés comme la bravoure de ses soldats demeurent encore trop méconnues du grand public.

Anicet Mobé Fanslama, in *Le Monde diplomatique*, juin 2007



Le Parlement
francophone bruxellois
espère, qu'après
ces journées,
vous deviendrez toutes
et tous des passeurs
de mémoire actifs et
des citoyens responsables
pour assurer et promouvoir
la démocratie.

La Présidente et les membres du Bureau

Le Parlement francophone bruxellois est l'assemblée parlementaire francophone de Bruxelles. Il est constitué des 72 députés francophones élus tous les 5 ans au Parlement de la Région de Bruxelles-Capitale. Celui-ci, bilingue, est composé de 89 députés (72 francophones et 17 néerlandophones).

Les élus francophones de Bruxelles gèrent des matières qui sont liées aux personnes dans leurs aspects sociaux et de santé et se rattachent à leur langue et à leur culture. Le Parlement vote des décrets (équivalents aux lois) et des règlements. Ceux-ci s'appliquent aux francophones de Bruxelles via les nombreuses associations et institutions de l'administration de la Commission communautaire française (Cocof).

Si vous souhaitez obtenir davantage d'informations sur le Parlement et ses activités ou poser une question, n'hésitez pas à consulter le site du Parlement francophone bruxellois à l'adresse : www.pfb.irisnet.be.

colophon

Éditeur responsable
Bruno Vanleemputten
Secrétaire général
Rue du Lombard, 77
1000 Bruxelles

Conseiller historique
Joël Kotek

crédits photographiques

Droits réservés : couverture, pp. 5, 6
In Flanders Fields Museum : pp. 11, 12
Virginie Valentin : pp. 15, 16, 19, 24-25, 46, 50, 56-57
Front de Sauvegarde du Fort de Loncin : p. 20
Christophe Ketels : pp. 26, 30
Mémorial national du Fort de Breendonk : pp. 38-39, 40
Territoires de la Mémoire asbl : p.49

graphisme

www.altstudio.be

impression

Imprimerie Dereume



Parlement
francophone
bruxellois

www.pfb.irisnet.be